

À Lignerolle et à Lausanne de 1810 à 1830

Autor(en): **Mottaz, Eug.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **29 (1921)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-23676>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

A LIGNEROLLE ET A LAUSANNE
DE 1810 A 1830

Extraits de l'autobiographie de Julien Piaget.

(Avec planche).

Nous avons reçu, de la part de M. le colonel Immenhauser, chef de section à l'Etat-Major général de l'armée, à Berne, un document qui présente un certain intérêt pour notre canton. Il s'agit d'une autobiographie Jean-Jaques-Julien Piaget, des Grands Bayards, au Pays de Neuchâtel, cousin de Alexis-Marie Piaget, surnommé parfois le « père de la République neuchâteloise ».

Quoique ayant fourni une carrière très intéressante, et qu'il soit devenu secrétaire à la légation de France en Prusse, Julien Piaget n'est guère ou plutôt n'est pas connu chez nous. Il ne saurait donc être question de donner ici sa biographie complète, mais nos abonnés liront, en revanche, avec intérêt quelques extraits de son autobiographie qu'il écrivit à Berlin en 1838 afin de faire connaître complètement sa vie à sa fiancée, Fanny Siegmund.

Julien Piaget naquit en 1810, à Lignerolle, au pied du Suchet, où son père Charles-Ferdinand s'était établi comme agriculteur, à la suite de son mariage avec Jeanne Paux, de

l'Abergement, et où il avait été choisi en 1795 comme instituteur lorsque la commune se décida à fonder une école.

Les dix premières années de sa vie, passées au pied du Jura, laissèrent à Julien Piaget les souvenirs les plus agréables. Il en parle dans son autobiographie avec un enthousiasme sincère qui semble rappeler parfois l'influence de Jean-Jaques Rousseau. Voici, par exemple, de quelle manière il parle de la descente des troupeaux en automne :

« Quand vient la neige, les vaches redescendent lentement et en grands troupeaux dans la plaine, et tous les villageois vont à leur rencontre ; ils reconnaissent leur vache, leur vache les reconnaît ; c'est une grande fête pour tout le monde. Ce jour-là, on met ses plus beaux habits, tout comme quand les princes reviennent à la résidence après un long voyage. D'ailleurs, outre le plaisir que l'on a à se revoir, l'abondance revient aussi au village avec les vaches. Le fromage, cette seule richesse des habitants de ces contrées, est apporté en grande masse. C'est le produit de tout l'été, et le paysan, en voyant tout l'argent qu'il va en retirer, saute au cou de sa vache qui l'a rendu si riche, puis il baise aussi sa femme et ses enfants. Vous sourirez, Fanny... Eh bien, aujourd'hui, en vous écrivant ceci, je sens germer une larme à mon œil en pensant qu'il fut des nuits où je ne pouvais pas dormir parce que c'était la veille du jour où la vache de mon père devait revenir de la montagne. De grand matin j'étais levé, devant la poste, et le cœur me battait jusqu'au moment où je reconnaissais le son de la clochette qu'elle portait. Si nous en avions eu plusieurs, comme quelques riches paysans, ma joie n'eût peut-être pas été aussi grande ; mais mon père était pauvre ; cette chère vache, blanche et noire, formait à peu près toute notre fortune. Il fallait donc bien l'aimer. »

Julien Piaget s'intéressait au reste beaucoup à tout ce qui concernait l'agriculture et l'exploitation des forêts. Voici ce qu'il raconte au sujet de la culture du chanvre et du lin, alors si importantes dans nos campagnes :

« Quand on semait le chanvre ou le lin, on disait : Si la récolte est bonne, on pourra faire l'année prochaine un nouveau pantalon, une nouvelle veste pour Jules, mais il faudra qu'il soit sage pour cela. Puis venaient les supplications pour que le pantalon en perspective fût teint en bleu ou en rouge, ce qui amenait toujours de longues conversations, et l'on finissait par tout promettre, mais toujours à condition d'une bonne conduite. Vous concevez alors combien l'on s'intéressait à ce champ qui avait fait naître tant d'espérances et qui portait en lui tout un avenir de bonheur, c'est-à-dire un pantalon et une veste tout neufs. Je me rappelle que bien des fois je me suis levé avant le soleil pour aller chasser les oiseaux qui viennent manger la graine des champs nouvellement ensemencés. J'avais tant de crainte que leur pillage ne fît manquer la récolte que je construisis toutes sortes de mannequins propres à les effrayer et à les éloigner du champ sur lequel reposaient tant de beaux rêves. »

Voici encore un extrait qui montre qu'à l'époque difficile de la fin du premier Empire et du commencement de la Restauration, le moral était bon chez nos campagnards et la joie très grande au moment des récoltes :

« Au temps des récoltes, l'école était fermée et alors c'était un bonheur de pouvoir passer toute la journée aux champs. La gaiété qui règne dans les campagnes du Canton de Vaud, à l'époque de la moisson ou de la vendange, est incroyable pour qui n'en a pas été témoin. Tous les travaux se font au milieu des chants d'hommes, de femmes et d'enfants, qui retentissent dans les profondes vallées et qui réjouissent le cœur des laborieux paysans. Les oreilles me tintent encore

de toutes ces chansons rustiques et souvent je me prends à répéter dans votre salon un de ces couplets qui me reporte à 500 lieues de Berlin, c'est-à-dire à mon village de Lignerolle.

Je ne peux plus aller faire
Ni vendanges, ni moissons,
Disait un jour à sa mère
La petite Louison.
J'ai beau faire
La sévère,
Toujours, ces maudits garçons
Me font... Quoi donc ?
Mille tours de leur façon. »

La situation très honorable de l'instituteur était cependant extrêmement modeste au point de vue économique, ainsi que l'on en peut juger par les lignes suivantes de Julien Piaget :

« Dans un village, le personnage le plus important est le ministre, tant à cause de son caractère sacré qu'à cause de son instruction. Après lui, vient le régent. Ses lumières ainsi que sa conduite, qui doit être irréprochable et exemplaire, lui attirent le respect et la considération de tous ceux qui l'entourent.

« Comme il y a en général peu d'argent au village, c'est principalement par des objets en nature que les fonctions de régent sont rétribuées. On lui fournit un logement convenable, du terrain, du bois pour sa consommation, et du blé. C'est la commune qui donne cela ; les parents qui ont des enfants à l'école payent au régent la bagatelle d'un écu ou d'un écu et demi par an. Voilà les avantages de cette place et, tout minimes qu'ils paraissent, il y a cependant moyen, avec un peu d'ordre, de faire quelques économies ».

L'inspecteur de l'école constata, en 1820, que Julien Piaget, alors âgé de dix ans, était l'élève le plus avancé et le plus studieux de la classe. Il encouragea fortement ses parents à aller s'établir à Lausanne, afin de permettre à leur

fils de poursuivre ses études. C'est ainsi que Charles-Ferdinand Piaget vendit sa petite propriété et, avec 17,000 fr. d'économies, alla commencer à Lausanne une nouvelle existence qui semble avoir été pleine de difficultés et de renoncements. Son fils fut placé aussitôt dans l'institut important dirigé par l'excellent éducateur, Jean-Daniel Gaudin, dont le nom est très connu dans l'histoire du mouvement religieux de la première moitié du XIX^{me} siècle. L'autobiographie de Piaget renferme à son sujet des renseignements qui sont de nature à jeter encore plus de lumière sur l'œuvre, le caractère et les idées de cet homme de bien.

Jean-Daniel Gaudin (1780 - 1856), né à Dizy, près de Cossonay, de parents agriculteurs, avait quitté son village en 1805. Il devint précepteur, étudia seul les langues anciennes et les sciences, passa quelques années en Hollande, et, en 1816, fonda à Lausanne un des premiers — peut-être le premier — de ces instituts de jeunes gens dont le nombre s'est multiplié depuis lors. Il s'installa au Chemin Neuf, puis à la Cité, et, en 1818, il acquit au-dessus du quartier de la Barre, la propriété du Petit-Château, où il passa le reste de ses jours. Gaudin s'était formé des idées religieuses assez personnelles par la lecture et la méditation de la Bible. Il avait une forte tendance au mysticisme et était universaliste, c'est-à-dire qu'il croyait au salut de tous les hommes. Il se rattacha plus ou moins à la secte mystique des Cœurs intérieurs dont l'oratoire a été reconstitué au Musée du Vieux Lausanne.

Gaudin écrivit, au cours de son existence, un journal intime tout imprégné de sa foi religieuse et dont des extraits ont été publiés par son fils sous le titre *Jean-Daniel. In Memoriam*¹. Ajoutons que son fils (1822 - 1866) fut le

¹ Georges Bridel, éditeur, 1865, 3^{me} édition.

naturaliste et paléontologue, Charles-Théophile Gaudin, qui est surtout connu pour avoir été le précepteur de Gabriel de Rumine, et, par l'intermédiaire de ce dernier, le fondateur du Musée industriel de Lausanne¹.

Voici maintenant de quelle manière Julien Piaget parle de Gaudin dans son autobiographie :

« Une bonne vieille dame dont je garderai toujours le souvenir se chargea de parler pour mon père à un de ses parents qui tenait une pension de jeunes gens à dix minutes de la ville, sur le chemin qui conduit au Signal de Lausanne... La démarche réussit et je fus immédiatement conduit chez M. Gaudin, chef de l'institution, qui allait être mon maître et que je m'honore maintenant d'appeler mon ami. Si je n'étais pas un peu pressé par le temps, ce serait ici le moment de vous faire le portrait d'un homme comme je n'en ai jamais rencontré depuis, d'un homme qui a exercé une si grande influence sur toute ma vie, et qui m'a fait tout ce que je suis, s'il y a quelque chose de bon en moi... Il suffira que vous sachiez que la vertu, que la religion, que la piété avaient trouvé leur plus digne représentant sur cette terre dans la personne de mon nouveau guide et que, s'il était des anges dans le ciel faisant continuellement la volonté de Dieu, il m'a été donné d'en avoir une idée ici-bas, où la piété est presque toujours si froide, où la religion n'est, le plus souvent, qu'un masque aux intérêts mondains de l'homme. M. Gaudin appartenait à une secte que l'on appelle chez nous « Mômiers », secte qui est en butte aux persécutions de tous ceux qui n'ont aucune religion et qui n'en veulent point

¹ Je remercie vivement, ici, M. G.-A. Bridel de m'avoir fait connaître l'identité de J.-D. Gaudin, dont Piaget ne donne que le nom de famille. Sur J.-D. Gaudin, voir l'ouvrage cité ci-dessus et quelques pages de M. G.-A. Bridel à la suite de sa brochure : *Louis Bonnet, pasteur à Francfort-sur-le-Main, Souvenirs de jeunesse publiés par sa famille* (Lausanne, 1905).

voir chez les autres, et des gouvernements qui croient qu'elle tend à la ruine des Etats. Je sais parfaitement bien que cette secte n'est pas à l'abri de tout reproche, et que l'on rencontre malheureusement parmi ses membres un trop grand nombre d'hypocrites et de gens exaltés, qu'elle a souvent produit de fâcheuses dissensions dans les familles et dans la société, mais je sais aussi qu'il y a dans son sein des caractères purs, des hommes sincères, de la religion véritable, des mœurs que les sages du jour feraient mieux d'imiter que de critiquer. Mon instituteur était le plus beau type de ces hommes-Dieu...

» Il faudra qu'un jour je vous fasse voir ce charmant séjour. On l'appelle le Petit Château. Tout ce que la nature offre de beau dans ses tableaux, de doux, de sublime, se trouve réuni ici pour produire la plus vive impression.... En été, nos leçons se prenaient en plein air, sous une allée de grands platanes, et la prière qui précédait tous nos travaux s'élevait fervente et pure sous ce dôme naturel qui révélait, mieux que tous les temples, la magnificence du Créateur. Je puis dire que cette époque aurait été la plus heureuse, la plus fortunée de ma vie, si je n'avais pas eu intérieurement à souffrir des privations et de la gêne que mes parents s'imposaient pour moi. »

A l'âge de 15 ans, le jeune Piaget subit avec succès son examen de maturité. Tout en suivant, dès ce moment, les cours de l'Académie, il enseigna le latin dans l'institut Gaudin et donna un nombre de plus en plus grand de leçons particulières. A cette époque de ses études, se rattache un événement universitaire intéressant qui concerne Charles Monnard. L'autobiographie de Piaget renferme, à ce sujet, les curieuses lignes suivantes :

« Nous avons un professeur que tous les étudiants chérissaient et moi en particulier, tant à cause de son noble

caractère et de son patriotisme qu'à cause de son vaste savoir. Il s'appelle Monsieur Monnard et se trouve être aujourd'hui, l'homme le plus distingué de la Suisse; il est député du Canton de Vaud à la Diète fédérale et président du Grand Conseil. A l'époque dont je vous parle, au printemps 1829, cet homme unique fut destitué de ses fonctions par une sottise du gouvernement, à cause de ses opinions religieuses¹. Les étudiants qui l'aimaient protestèrent contre cet acte (j'étais du nombre) et déclarèrent, en outre, qu'ils abandonnaient l'Université jusqu'au moment où leur professeur serait rappelé et réinstallé dans ses fonctions. Le gouvernement ne tint aucun compte de notre protestation, mais une vingtaine d'entre nous tinrent leur parole et quittèrent l'Université jusqu'à nouvel ordre. »

Après avoir pris sa licence en philosophie, à l'âge de 19 ans, Julien Piaget se rendit à Altstetten comme professeur dans un institut qui se trouva être, malheureusement, une maison sans direction, sans ordre et sans ressources. Il parvint, au bout de quelques mois, à se procurer une autre situation, plus avantageuse, dans l'institut Blookmann, à Dresde, dont le directeur devait venir à sa rencontre jusqu'à Munich.

Le voyage de Julien Piaget d'Altstetten à Munich avec, comme toute ressource, dix-huit batz qu'il s'était procurés en vendant sa meilleure paire de bottes, est un incident caractéristique et intéressant de son existence. On nous saura gré, sans doute — pour l'édification de la jeune génération

¹ Vinet, alors pasteur à Bâle, l'avait prié d'éditer ses *Observations sur l'article sur les sectaires* qui avait paru dans la *Gazette de Lausanne* et que l'on réfutait avec vivacité. Le Conseil d'Etat intenta aussitôt un procès à l'auteur et à l'éditeur des *Observations* et, déjà mécontent de Monnard et de l'opposition qu'il lui faisait dans le *Nouvelliste*, il le suspendit de ses fonctions académiques, le 24 avril. Monnard fut absous par le tribunal, sollicité par l'Université de Bâle à accepter une chaire et enfin rétabli dans ses fonctions le 1^{er} octobre de la même année.



Jean-Jaques-Julien Piaget. 1810-1841.

actuelle — de placer ici le récit qu'en donna le voyageur lui-même :

« D'Altstetten à Munich, il y a environ 50 lieues. La saison avancée et les pluies avaient rendu les chemins presque impraticables. Mes souliers, en fort mauvais état à mon départ, tenaient à peine aux pieds et je tremblais de voir arriver le moment où ils prendraient définitivement congé de moi. Le reste de ma toilette ne valait guère mieux. Quant à la langue, j'en savais deux mots : *Weg, München*, et il paraît que je les prononçais assez drôlement, car rarement j'étais compris des paysans auxquels je m'adressais pour demander ma route. Cependant, je m'avançais, faisant mes dix lieues par jour, mangeant durant la marche un morceau de pain que j'achetais le matin et que je portais dans ma poche pour le reste de la journée, et couchant le soir sur de la paille. Mes 18 batz, malgré toutes mes économies, tiraient à leur fin et quand je fus arrivé à la dernière station avant Munich, à Pfaffenhofen, je me trouvais sans un sou comptant. Je vous ai dit et déjà raconté comment je me tirai d'affaire dans cette circonstance. Les bruits d'une noce joyeuse m'avaient attiré dans l'auberge ; c'était au beau milieu du festin et l'excellente bière de Bavière coulait à grands flots. Quand, après le repas, il se trouva que leur ménétrier, qui avait aspiré trop abondamment le nectar bavarois, était hors d'état de remplir ses fonctions musicales, le désappointement de ces gens me fit peine à voir. Saisissant l'instrument, je montai sur la table et leur jouai des airs de clarinette qui m'étaient restés dans la tête. Vous auriez dû voir la joie renaître sur toutes les figures et l'empressement dont je devins l'objet immédiat. Les valse et les galops durèrent jusque bien avant dans la nuit. Les mets et la bière me furent servis abondamment, et les piquantes agaceries des danseuses ne manquèrent pas au piéton, au

pédagogue, au ménétrier de 19 ans. A la pointe du jour, un char de paysan attelé de chevaux enrubannés, vint me prendre à l'auberge et me conduisit en triomphe jusqu'à Munich ».

Piaget resta deux ans dans l'institut Blookmann et devint ensuite précepteur de l'un de ses élèves, Rutenberg, dont les parents avaient l'habitude de voyager continuellement à travers l'Europe. Il se sépara de son élève en 1837, après avoir acquis des économies qui le mirent hors d'inquiétude pour l'avenir et lui permirent d'assurer à ses parents la jouissance d'une modeste maison à Blonay. C'est alors, en 1838, qu'il fit la connaissance de sa femme, Fanny Siegmund, qui appartenait à une famille berlinoise importante dans le commerce de la soie et en même temps distinguée au point de vue intellectuel.

Julien Piaget mourut déjà en 1841. Sa veuve, âgée alors de 22 ans, resta fidèle à son souvenir et vécut à Berlin, où elle est décédée en 1900. Piaget laissait une fille et un fils. Sa fille Anna épousa M. Hirsch, professeur d'astronomie à l'Académie de Neuchâtel et, après s'être séparée de son mari, vécut à Berlin jusqu'à sa mort, survenue en 1916. C'est dans ses papiers qu'a été conservée l'autobiographie de Julien Piaget. Le fils de ce dernier, Jean-Jaques-Jules, eut toujours une santé très délicate. Il fit sa maturité à l'âge de 32 ans, fut officier dans un bataillon neuchâtelois et chef de Chancellerie du service de l'Etat-Major fédéral, à Berne. Il mourut en ~~1800~~ 1900. Sa fille unique a épousé M. le colonel Immenhauser que nous remercions bien vivement d'avoir mis à notre disposition l'autobiographie de Julien Piaget, accompagnée de nombreuses notes sur sa famille.

Eug. MOTTAZ.
